



Sept corneilles (1981), acrylique sur toile.

Mais qu'est-ce qui fait le charme discret et inquiétant des tableaux d'Alex Colville ? Les sujets ? (des scènes généralement banales empruntées à la vie quotidienne, parfois dépourvues de sens en elles-mêmes, saisies dans le temps, arrêtées dans le mouvement; des personnages souvent vus de dos ou la tête courbée, échappant à nos regards, le visage caché par la tête d'un chien, ou la tête en dehors du tableau, comme des photos mal centrées, ou encore des personnages qui nous observent derrière des verres fumés ou des lunettes d'approche; des animaux aussi, saisis en plein mouvement dans une situation peut-être dramatique). À moins que ce ne soit la lumière des tableaux qui leur donne un tel mystère. Je me suis attardé sur cette question, cherchant d'où la lumière pouvait provenir, ne retrouvant pas les ombres qu'elle aurait dû faire sur le sol par exemple. C'est peut-être ce qui donne cette impression d'intemporalité, ou de bris temporel, à des scènes qui se situent cependant dans des décors on ne peut plus familiers.

Il n'est peut-être pas indifférent, par ailleurs, de savoir que Colville compte Sartre et Camus parmi ses philosophes préférés car l'inquiétude que provoquent ses tableaux rappelle l'inquiétude existentielle de ceux qui, comme Colville, ne croient pas à l'au-delà. Alex Colville dit lui-même, quelque part, que les questions essentielles pour lui, en art comme dans la vie sont les suivantes : Qui sommes-nous ? Que sommes-nous ? Que faisons-nous ? Qu'est-ce que la vie ? Ses tableaux n'apportent pas de réponse, ils posent des questions.

La production de l'artiste se trouve limitée du fait d'une technique méticuleuse qui lui est particulière. (Il met de

trois à six mois pour exécuter un tableau.) En outre, à cause de sa popularité auprès des collectionneurs, ses toiles sont souvent vendues avant d'être achevées et la plupart font donc partie de collections particulières. Bien peu figurent dans les collections publiques des différents musées.

Mais quel est donc l'essentiel du propos d'Alex Colville ? À chacun de le trouver. Le catalogue que lui consacre David Burnett, conservateur de l'art contemporain au Musée des beaux-arts de l'Ontario, pourrait apporter une réponse à cette question. Il s'agit, dit-on, de l'ouvrage le plus complet à ce jour sur Colville.

Cette rétrospective si longuement attendue donne au grand public l'occasion de voir des œuvres qu'il n'a pu admirer qu'en reproductions jusqu'à maintenant.

Dès la première salle, le visiteur sait à quoi s'en tenir. Très ingénieusement conçue par Pierre Théberge, conservateur en chef du musée, elle ne contient que trois tableaux, choisis parmi les plus célèbres de l'artiste : *Nu et mannequin* (1950), *Vers l'Île-du-Prince-Édouard* (1965) et *L'homme au pistolet* (1980), qui sont accompagnés, chacun, d'une quinzaine de travaux préparatoires sur papier.

Ceux-ci montrent bien comment naissent, se forment et se transforment les fameuses compositions de Colville et combien elles exigent d'années de maturation. Ainsi, le visiteur est incité à dériver un peu sur la genèse des tableaux des autres salles que n'accompagnent pas de dessins.

Dans les dernières œuvres, un contraste intéressant oppose, d'une part, un très grand contrôle des moyens, le côté très réfléchi de l'élaboration et, d'autre

part, le sentiment d'incertitude et d'hésitation qui se dégage de la toile. « C'est la vie qui est ambiguë », dit Colville qui reconnaît avoir été profondément marqué par son expérience de la guerre et, aussi, par la lecture de l'œuvre de Proust à laquelle il vient de consacrer de longs moments.

Quand on lui dit que ses tableaux se caractérisent, à la fois, par la sensualité qui s'en dégage et par leur construction géométrique, Colville sourit : « La vie est une question d'équilibre; peut-être faut-il utiliser beaucoup de géométrie pour être profondément sensuel. » Et il ajoute : « Les Anglais disent que la marque d'un esprit supérieur (« first class mind ») est d'être capable de jongler simultanément avec deux idées d'égale importance et contradictoires. »

Certes l'œuvre de Colville ne manque pas de jouer avec le paradoxe. Il faudrait parler de sa façon d'être à la fois la plus intime et la plus universelle, de conjuguer en elle des éléments empruntés à l'art le plus ancien et à la vie la plus contemporaine, d'être, à la fois, l'art le plus savant et le plus populaire, le plus littéraire et le plus pictural, le plus inquiétant et le plus rassurant...

C'est aussi un art qui donne l'impression de se livrer immédiatement, mais c'est peut-être là son paradoxe le plus évident.

Organisée par le Musée des beaux-arts de l'Ontario, la *Rétrospective Alex Colville* a d'abord été présentée à Berlin et à Cologne, en Allemagne, où elle a connu un énorme succès. Après son passage au Musée des beaux-arts de Montréal, elle poursuivra sa tournée canadienne à Halifax, puis à Vancouver, avant de prendre le chemin de l'Extrême-Orient.

*Hebdo Canada* est publié par la Direction centrale des affaires publiques, ministère des Affaires extérieures, Ottawa K1A 0G2.

Il est permis de reproduire les articles de cette publication, de préférence en indiquant la source. La provenance des photos, si elle n'est pas précisée, vous sera communiquée si vous vous adressez à la rédactrice en chef, Annie Taillefer.

*This publication is also available in English under the title Canada Weekly.*

*Algunos números de esta publicación aparecen también en español bajo el título Noticiario de Canadá.*

*Alguns artigos desta publicação são também editados em português sob o título Notícias do Canadá.*

Canada

ISSN 0384-2304